

Quand l'enfant doit croire avant de pouvoir penser

Il arrive qu'un enfant ne soit pas seulement confronté à des mensonges, à des silences ou à des versions contradictoires de son histoire. Il arrive que soit atteint quelque chose de plus profond encore : la possibilité même de se construire un lieu intérieur depuis lequel regarder, comparer, douter, relier, penser.

Le discernement n'est pas une faculté qui apparaîtrait soudainement à l'âge adulte, intacte, disponible, comme si elle n'avait rien à voir avec les premières relations. Il se construit très tôt, dans des situations minuscules. Dans la possibilité de demander : « Pourquoi papa n'est pas là ? » et de recevoir une réponse qui ne transforme pas immédiatement l'autre parent en coupable. Dans le droit de dire : « Pourtant, avec lui, je me souviens que... » sans voir le visage maternel se fermer. Dans la possibilité d'aimer celui dont on vient de vous dire du mal. Dans le droit de ne pas comprendre tout de suite. Dans cette petite suspension où l'enfant peut penser : je ne sais pas encore.

Ce sont des choses infimes.

Une photographie que l'on retire d'un album.

Un prénom que l'on prononce moins souvent.

Une date dont on change légèrement l'histoire.

Une porte qui se ferme lorsqu'une question devient trop précise.

Une phrase dite avec un sourire : « Tu étais trop petit pour te souvenir. »

Une autre : « Un jour, tu comprendras. »

Ou encore : « Je te dirai la vérité quand tu seras grand. »

Et l'enfant comprend déjà quelque chose : il existe une vérité, mais elle ne lui appartient pas.

Il apprend que son histoire est gardée quelque part, dans la tête d'un autre.

Il apprend surtout qu'il doit faire confiance.

Non pas cette confiance ordinaire qui permet à un enfant de s'appuyer sur un adulte, mais une confiance plus exigeante, plus dangereuse : celle qui lui demande parfois de renoncer à ce qu'il voit pour préserver ce qu'on lui dit.

Cela peut commencer par presque rien.

L'enfant demande pourquoi ses parents se sont séparés. On lui répond : « Ton père est parti. »

Il a pourtant un souvenir. Il se rappelle des disputes. Il se rappelle une valise dans l'entrée. Il se rappelle sa mère disant : « Va-t'en. » Mais ce souvenir est encore sans architecture. Il ne sait pas ce qu'il signifie. Il ne peut donc pas l'opposer au récit qui lui est proposé. Il le range quelque part.

Plus tard, il dira peut-être : « Mon père nous a abandonnés. »

Non parce qu'il ment.

Parce que cette phrase lui a été donnée avant même qu'il puisse construire la sienne.

Ailleurs, ce sera une paternité cachée, un homme présenté comme un oncle, un père biologique absent du récit, un nom jamais expliqué. Ailleurs encore, une naissance reconstruite comme une légende familiale : « Nous t'avons tellement désiré », alors que l'enfant perçoit, dans certaines paroles échappées, qu'il est peut-être arrivé dans une histoire moins simple. Ou bien : « Ton père ne voulait pas de toi », phrase terrible lorsqu'elle vient s'installer dans un psychisme qui ne dispose encore d'aucun moyen de la vérifier.

Il ne sait pas.

Mais il doit vivre avec.

Et très tôt, il commence à faire quelque chose d'extraordinairement coûteux : il tente de fabriquer de la cohérence avec des morceaux qui n'en ont pas.

C'est là que peut commencer à se constituer une néo-réalité familiale.

Je n'emploie pas ce terme pour désigner une pure invention délirante. Il s'agit souvent d'une construction beaucoup plus ordinaire, beaucoup plus discrète, parfois presque plausible. Un récit composé de vérités partielles, d'omissions, d'interprétations, d'accusations, de scènes sélectionnées, de souvenirs répétés jusqu'à devenir certains.

Un parent raconte.

L'enfant écoute.

Puis il réécoute.

Puis il apprend à raconter lui-même.

Chaque fois qu'il reprend la version familiale, quelque chose se consolide.

« Mon père était violent. »

« Ma mère était folle. »

« Il ne s'est jamais occupé de moi. »

« Elle nous a empêchés de le voir. »

« Il ne voulait pas d'enfant. »

« Elle a tout fait pour nous protéger. »

Ces phrases peuvent parfois contenir une part de vérité. C'est justement ce qui les rend difficiles à examiner. La question n'est pas de savoir immédiatement si elles sont vraies ou fausses. La question clinique est ailleurs : l'enfant a-t-il pu avoir accès à plusieurs dimensions de son histoire, ou lui a-t-on demandé d'habiter une seule version du monde ?

Car lorsque l'un des parents est systématiquement disqualifié, quelque chose de très particulier se produit.

L'enfant n'entend pas seulement : « Ton père est mauvais » ou « ta mère est dangereuse ».

Il entend aussi, parfois sans le savoir : la moitié de ce dont tu viens doit être rejetée.

Et pourtant il aime.

Il se souvient d'un rire dans une voiture.

D'une main tenue pour traverser une rue.

D'une odeur de veste.

D'un dimanche au bord de l'eau.

Il ne sait pas quoi faire de ces souvenirs parce qu'ils viennent déranger le récit autorisé.

Alors il les réduit.

Il les oublie.

Ou il les conserve clandestinement.

C'est ainsi que peut se construire une étrange vie intérieure : l'enfant devient le gardien secret de ce qu'il ne peut pas dire.

Un jour, il rentre d'un week-end chez son père et dit qu'il s'est amusé.

Le visage de sa mère change à peine.

Il apprend.

La fois suivante, il dira : « C'était bien, sans plus. »

Quelques mois plus tard : « Je n'aime pas trop y aller. »

Puis peut-être : « Je ne veux plus y aller. »

On pourrait croire que sa position s'est clarifiée.

Mais parfois elle s'est simplement ajustée à ce que le lien exigeait de lui.

Le discernement est attaqué précisément à cet endroit : lorsque la perception personnelle devient dangereuse pour l'attachement.

Car pour discerner, il faut pouvoir perdre momentanément l'accord de l'autre.

Il faut pouvoir penser : je ne crois pas exactement ce que tu me dis.

Il faut pouvoir aimer sans adhérer.

Il faut pouvoir garder une représentation de l'autre parent même lorsque celui qui nous élève ne la partage pas.

Il faut surtout qu'existe un tiers, réel ou psychique, qui rende cette séparation possible.

Sans tiers, le monde se divise.

Il faut choisir.

Avec moi ou contre moi.

Vrai ou faux.

Bon ou mauvais.

Fidèle ou traître.

Et pour un enfant, ce choix n'en est pas un.

Il dépend.

Il a besoin de l'amour, du toit, du regard, de la continuité quotidienne.

On lui demande parfois une fidélité à un âge où il n'a pas encore constitué la liberté intérieure nécessaire pour être fidèle à quoi que ce soit.

Alors il adhère.

Parfois complètement.

Parfois seulement en surface.

Parfois avec une petite zone intérieure qui continue à protester.

Cette zone peut donner plus tard des enfants étrangement indécis, des adolescents qui ne savent plus ce qu'ils pensent, ou au contraire des sujets très affirmatifs, tellement certains qu'aucun doute ne peut entrer sans faire effraction.

Ce qui frappe souvent dans la clinique adulte, ce n'est pas une absence globale d'intelligence.

Bien au contraire.

Certains sont très fins.

Très cultivés.

Très capables d'analyser les autres.

Ils argumentent, comprennent, construisent.

Mais lorsqu'ils approchent certaines zones de leur propre histoire, quelque chose se brouille.

Ils savent, puis ils ne savent plus.

Ils disent : « C'est certain », puis quelques minutes après : « Enfin, je crois. »

Ils demandent : « Vous pensez que j'ai raison ? »

Ils reviennent sur une scène vécue vingt fois.

Ils cherchent chez l'autre une confirmation de leur perception comme si celle-ci ne pouvait pas tenir seule.

C'est parfois là que l'histoire infantile refait surface.

Le discernement fonctionne partout, sauf dans les zones où discerner signifiait autrefois risquer le lien.

Une patiente peut raconter pendant des années que son père ne s'est jamais occupé d'elle. Puis un jour, presque par accident, elle se souvient qu'il venait chaque mercredi.

Elle s'interrompt.

« C'est étrange... J'avais oublié. »

Ce n'est pas l'oubli qui m'intéresse d'abord.

C'est ce qu'elle fait immédiatement après.

Elle ajoute : « Mais enfin, il n'était pas vraiment présent. »

Comme si le souvenir devait aussitôt être remis dans le récit ancien pour ne pas le fissurer.

Un autre patient raconte que sa mère était entièrement victime d'un père tyrannique. Puis apparaissent des scènes où elle humilie, manipule, organise les alliances, provoque certaines situations. Il ne peut pas les regarder longtemps. Aussitôt il les explique.

« Elle avait tellement souffert. »

Peut-être.

Mais dans ce peut-être pourrait enfin commencer une pensée.

Il faudrait pouvoir rester là.

Ne pas remplacer une accusation par une autre.

Ne pas faire du père l'innocent après l'avoir pensé coupable.

Ne pas transformer la mère en persécutrice après l'avoir pensée victime.

Tenir les deux.

Puis trois.

Puis davantage.

C'est cela, retrouver le discernement : non pas découvrir enfin un récit parfaitement vrai, mais devenir capable de supporter qu'une histoire humaine n'entre pas dans une seule phrase.

Le problème est que certains sujets ont construit leur équilibre entier sur une version du monde.

Retirer brusquement cette version peut être vertigineux.

Car la néo-réalité ne s'est pas seulement installée dans les souvenirs. Elle a participé à l'organisation du psychisme.

Elle a donné des coupables.

Des innocents.

Une cause.

Un sens.

Elle a parfois permis à l'enfant de survivre psychiquement à ce qu'il ne pouvait pas penser.

Et lorsqu'elle commence à se fissurer, ce n'est pas seulement une histoire qui vacille.

C'est parfois l'assise elle-même.

On comprend alors pourquoi certaines existences se chargent peu à peu d'aménagements.

D'abord une anxiété diffuse.

Puis le besoin de contrôler.

De vérifier.

De demander.

De se rassurer.

Parfois une dépendance affective très intense : si je ne peux pas me fier à mon propre jugement, il me faut quelqu'un qui sache à ma place.

Parfois au contraire une méfiance massive : puisque la parole la plus proche m'a trompé, je ne crois plus personne.

Parfois encore une sexualité compulsive, des conduites d'excès, des dépendances multiples. Et parfois l'alcool.

Il serait trop simple d'écrire : on boit parce qu'on nous a menti dans l'enfance.

La clinique ne fonctionne pas ainsi.

Mais il arrive que l'alcool rencontre précisément un endroit psychique déjà ancien : celui où penser devient trop douloureux, où les contradictions ne peuvent plus être tenues, où l'on ne sait plus quelle version croire, ni même si l'on a le droit d'en produire une.

L'alcool peut alors faire quelque chose de très provisoire et de très efficace.

Il suspend.

Il brouille.

Il apaise la tension entre plusieurs vérités inconciliables.

Il rend momentanément inutile la question : qu'est-ce que je pense, moi ?

Et ce « moi » peut être précisément ce qui n'a jamais eu suffisamment de place pour se construire.

Certains patients arrivent ainsi avec une addiction.

Ils disent : « Mon problème, c'est l'alcool. »
Et bien sûr, l'alcool est un problème réel, parfois urgent, parfois vital.
Mais si l'on remonte le fil sans réduire toute l'histoire à ce symptôme, on trouve parfois tout un paysage.
Un divorce dont personne n'a jamais pu parler.
Une paternité confuse.
Un père condamné avant même que l'enfant ait pu le connaître.
Une mère dont la version est devenue la seule réalité possible.
Des accusations dont on ne sait plus exactement d'où elles viennent.
Des souvenirs prêtés.
Des phrases répétées.
Une loyauté qui s'est installée comme une dette.
Et surtout cette impossibilité ancienne : dire non.
Non, je ne sais pas.
Non, je ne me souviens pas comme toi.
Non, je ne veux pas choisir entre vous.
Non, je peux aimer celui que tu détestes.
Non, ton récit n'est peut-être pas toute mon histoire.
Ce non est immense.
Il ne s'agit pas d'un refus agressif.
Il marque la naissance d'un espace psychique.
Il introduit de la distance.
Il fait entrer un tiers.
Parfois, en séance, il apparaît pour la première fois dans une phrase presque insignifiante.
« Finalement, je ne suis pas sûr que cela se soit passé comme ça. »
Et l'on pourrait manquer ce moment.
Pourtant quelque chose vient de se produire.
Le patient ne change pas encore d'histoire.
Il commence simplement à s'autoriser à ne plus savoir.
C'est considérable.
Car le doute qui autrefois menaçait le lien peut enfin devenir un outil de pensée.
Il ne faut surtout pas se précipiter pour lui donner une nouvelle vérité.
L'analyste pourrait être tenté, devant certaines incohérences, de reconstruire l'histoire à sa place.
De dire : « Voilà ce qui s'est réellement passé. »
Ce serait séduisant.
Ce serait parfois même convaincant.
Mais on répéterait alors le geste fondateur : quelqu'un saurait encore mieux que le sujet ce qu'il doit penser de sa propre histoire.
Le travail analytique est d'une autre nature.
Il consiste peut-être à offrir suffisamment de continuité pour que l'incertitude devienne supportable.
À permettre au patient de poser plusieurs versions côte à côte.
À restituer aux souvenirs leur étrangeté.
À redonner du poids aux perceptions longtemps disqualifiées.
À laisser les blancs rester blancs lorsqu'aucune réponse certaine n'existe.
À supporter avec lui qu'un parent ait pu aimer et mentir.
Protéger et manipuler.
Souffrir et faire souffrir.

Être victime dans une scène et persécuteur dans une autre.
Parce qu'un parent réel est presque toujours plus complexe que la fonction qui lui a été attribuée dans le récit familial.
Et peut-être qu'un jour le patient peut enfin dire :
« Je ne sais pas exactement ce qui s'est passé entre eux. »
La phrase pourrait sembler pauvre.
Elle est parfois une conquête.
Il ne porte plus la responsabilité d'arbitrer le divorce de ses parents.
Il n'a plus à garantir la version de l'un.
Il n'a plus à réparer l'histoire de l'autre.
Il peut commencer à s'interroger sur ce qu'il a, lui, réellement vécu.
Le discernement revient alors non comme une certitude, mais comme une liberté.
La liberté de penser sans devoir immédiatement choisir un camp.
La liberté de se souvenir sans demander la permission.
La liberté de changer d'avis.
La liberté de découvrir que l'on a aimé quelqu'un que l'on avait appris à condamner.
La liberté aussi de reconnaître qu'un parent admiré a menti, sans que tout le lien s'effondre.
C'est peut-être là que quelque chose de très ancien se répare.
Car ce qui manque à l'enfant n'est pas toujours la vérité.
C'est parfois l'espace psychique dans lequel il aurait pu la chercher.
Et l'analyse, lorsqu'elle ne cherche pas à devenir à son tour détentrice du vrai, peut progressivement rendre cet espace habitable.
Un espace où le sujet n'est plus condamné à croire avant de penser.
Un espace où il peut enfin reprendre son histoire, non pour en fabriquer une nouvelle version définitive, mais pour en devenir l'auteur suffisamment libre pour supporter qu'elle reste, par endroits, inachevée.